

et "fondé en Jésus-Christ." *Cor meum pacifica.* On n'imagine pas en pareils temps un lieu si retiré et si bien muni, que ce serviteur de Dieu ait pu y mettre sa personne à couvert du tumulte des affaires et des violences des hommes. Comment s'est-il préservé ? Où s'est-il caché, lui qui fait consister le souverain bien à être ignoré du siècle : *Nesciri in hoc saeculo.*

N'en doutez pas : c'est la misère des temps, ce sont les misères de tout le monde, qui, opprimant cette âme bonne et grande, et l'empêchant de se dilater à l'air et à la lumière du siècle, ont fait qu'elle s'est ramassée en elle-même avec une intensité de réflexion et une douceur et profondeur de charité qui n'ont pas été égalées depuis le Christ et les apôtres. Je ne prétends pas apprendre à personne rien de nouveau sur l'imitation de Jésus-Christ. Je n'ai ni plus ni moins de lumières sur ce manuel du chrétien que n'en ont tous ceux de ma foi et de ma communauté. Si je m'attache, avec une vivacité qui a l'air de m'être personnelle, à ce grand personnage, auteur de l'imitation, c'est ma chère édition qui en est cause. A force de l'avoir eue avec moi et sur moi, comme disent de leur portefeuille les gens de finance ; à force de l'avoir interrogée et pressée sur tout ce qui regarde Dieu, l'homme et ce misérable monde, *hunc miserum mundum*, j'ai pu croire que ce discours, écrit pour les âmes souffrantes, et dont j'expérimentais l'efficacité incomparable, avait été écrit pour moi, et que ce consolateur, plein de force et d'onction, portait avec moi, et mieux que je ne faisais, le poids des maux publics. J'en usais avec lui comme avec un homme de mon siècle. Et ces temps de violence sauvages, d'oppression du faible par le fort, de remuements politiques et sociaux, ce moyen âge, qu'il nous sied bien de mépriser aujourd'hui, était-il donc si différent de notre barbarie savante, de nos mœurs caduques et saugnières, de nos méthodes brevetées de tueries et d'incendies, de notre liberté incontinent et stérile, de nos égalités et fraternités qu'on dirait être les filles jumelles de la pauvre Erynnis ?

Sur quoi ne me suis-je point épanché avec lui durant les mauvais jours de 1870-71, qui, empirant par leur succession, semblaient devoir être les derniers jours de la France ? Ceux qui ne virent pas les affaires aussi bas qu'elles étaient alors, et qui, leur bourse et leur personne mises en lieu sûr, goûtant les douceurs de la santé sous un ciel tépide et toujours bleu, espéraient que tout irait au mieux, dans la quinzaine de Pâques, pour la France, pour notre chère moribonde ; ceux-là, j'en ai rencontré de tels, je les tenais pour des gens bien sottement heureux et bien cruels à leur pays. Et je m'en irritais, jusqu'à manquer à la sociabilité avec ces personnes d'ailleurs honnêtes et bien élevées. Combien de fois, sous le coup des nouvelles mauvaises ou mensongères qui nous venaient de nos armées, ai-je prié le bon disciple de me répéter ces paroles, d'une tendresse fortifiante (telles sont du Père du genre humain, de Dieu lui-même) : *Ego sum qui eruo sperantes in me usque in finem.* Et plus vous êtes proche de la désespérance, plus vous les entendez et mieux vous les recevez en vous. Elles me récréaient par une lumière qui ne venait pas de moi et par une force d'enchantement qui m'était inconnue. Oui, c'est sans illusion que je parle aujourd'hui de cela, comme j'étais sans illusion pour le recevoir dans mon esprit. Ces divines paroles me faisaient tenir contre tout, contre le témoignage de l'ouïe et du toucher, contre les triomphes brutaux du nombre et de la dynamique, contre les preuves accumulées de nos défaites et de l'écrasement de nos armées, et surtout contre la déclamaion affichée, les forfanteries et les faux en écritures des pseudo-Machabées d'Israël anéanti. *Ego sum qui eruo.*

IV

Et la mort, la mort amère, *amara mors!* qui parle

mieux d'elle à ma chair et à mon esprit que ne le fait ce livre ? Qui m'applique plus fortement ou plus doucement à cet objet, banal, s'il regarde la totalité du genre humain, extraordinaire et unique, si c'est moi qu'il touche ou quelqu'un de mes très-proches ? "Chacun est un tout à soi-même. Car, lui mort, le tout est mort pour soi. Et de là vient que chacun croit être tout à tous." (Paschal, *Pensées*, art. xxv, § 19, édition Havet.) Il n'est que Paschal pour dire ainsi les choses, et pour nous épouvanter de ce moi qui fait à chacun l'effet d'être tout le monde. Or cette vue du trépas, ou trop générale, ou trop particulière, le chapitre xxiii du livre I, *De meditatione mortis*, la redresse en moi et la rétablit dans le point de justesse de la morale chrétienne. Ici on me parle de la mort comme d'une peine attachée au péché d'Adam, et transmise par notre premier père à toute sa race, et j'entends qu'elle n'est pas pour nous, comme pour les bêtes, une simple nécessité naturelle, la dernière à laquelle succombe l'organisme animal. J'entends qu'elle est pour tous un châtement, le coup le plus dur que Dieu inflige à la chair, la plus grande douleur que nous puissions connaître, ou par ceux de notre sang ou par les personnes de nos amis. Ce vingt-troisième chapitre, à la fois doux et terrible, doux à ma faiblesse, terrible à mon égoïsme, me tire de l'ordre des faits de nature par lesquels je confine à la bête ; et il m'élève à une vue toute spirituelle de la mort. C'est en effet la seule manière d'envisager notre dissolution corporelle, et d'en soutenir l'horreur. Ou bien il n'y faut pas penser du tout, même en médecin ou en philosophe atomistique ; car, croyez le bien, le moment venu, on n'est pas plus brave dans ce camp-là que dans le nôtre. Or, comme il ne s'écoule pas une seconde ici-bas où quelqu'un n'exhale son dernier souille, un père, une mère, un cher enfant, un ami, vous faites sans doute comme moi ; et vous inscrivez à la marge de ce vingt-troisième chapitre de votre édition les noms de ceux que la mort vous a enlevés dans l'année. Ce ne sont pas là des tables de mortalité semblables à celles que dressent les statisticiens. Vous ne tenez pas les registres de la Libitine publique. C'est un memento à votre usage, et qui ne laisse chômer en vous l'idée non plus que la méditation de votre propre mortalité. Moyennant cette méthode, on n'a pas sujet de se flatter et de s'en faire accroire quoi que ce soit en ce monde, santé, argent, solidité de la condition et des affaires, verdure des ans, maturité florissante ou vieillesse impunie. Il faut être sur le qui vive, et tout prêt à faire son paquet. Voyez plutôt ce qu'on nous dit des morts subites dans ce verset 7 : *Ah, stulte, quid cogitas te diu victurum ?* C'est à ne pas mettre le pied hors de chez soi sans songer qu'on vous y rapportera mort ou mourant avant la fin de la journée. Jeunes, vieux ou de moyen âge, nous sommes tous au moment de manquer. La dominante ici-bas, *rix lethi*, disaient les païens, c'est la mort. Et comme ce chapitre xxiii nous dit cela, et nous le ressasse, à la manière des maîtres de grammaire, afin de nous le bien inculquer à nous tous, qui avons l'entendement dur à cet *Abécédé* du mourir ! Quel ressasseur, en effet, de la vérité la plus élémentaire et la plus redoutable ! Il nous assomme avec sa mort. Dirai-je les morts ou les mortes que j'ai inscrits en marge de ce vingt-troisième chapitre ! Les jeunes ! on en a le cœur et la raison toute renversée. Cela va jusqu'à nous tenter du côté de Dieu. Qu'ont à faire les jeunes de mourir avant moi ? Quel mal ont-ils fait, quelle coupure est la leur, pour que le châtement leur ait été si prématurément infligé ?

Cette jeune femme, elle est morte le mois passé, en donnant la vie à un enfant que Dieu lui a permis de prendre dans ses bras et de toucher de ses lèvres brûlantes de fièvre ; et puis c'a été tout. Elle m'était quelqu'un de bien proche par le sang. Je l'avais vu naître, et croître d'année en année, et devenir une personne tout à fait gentille.